



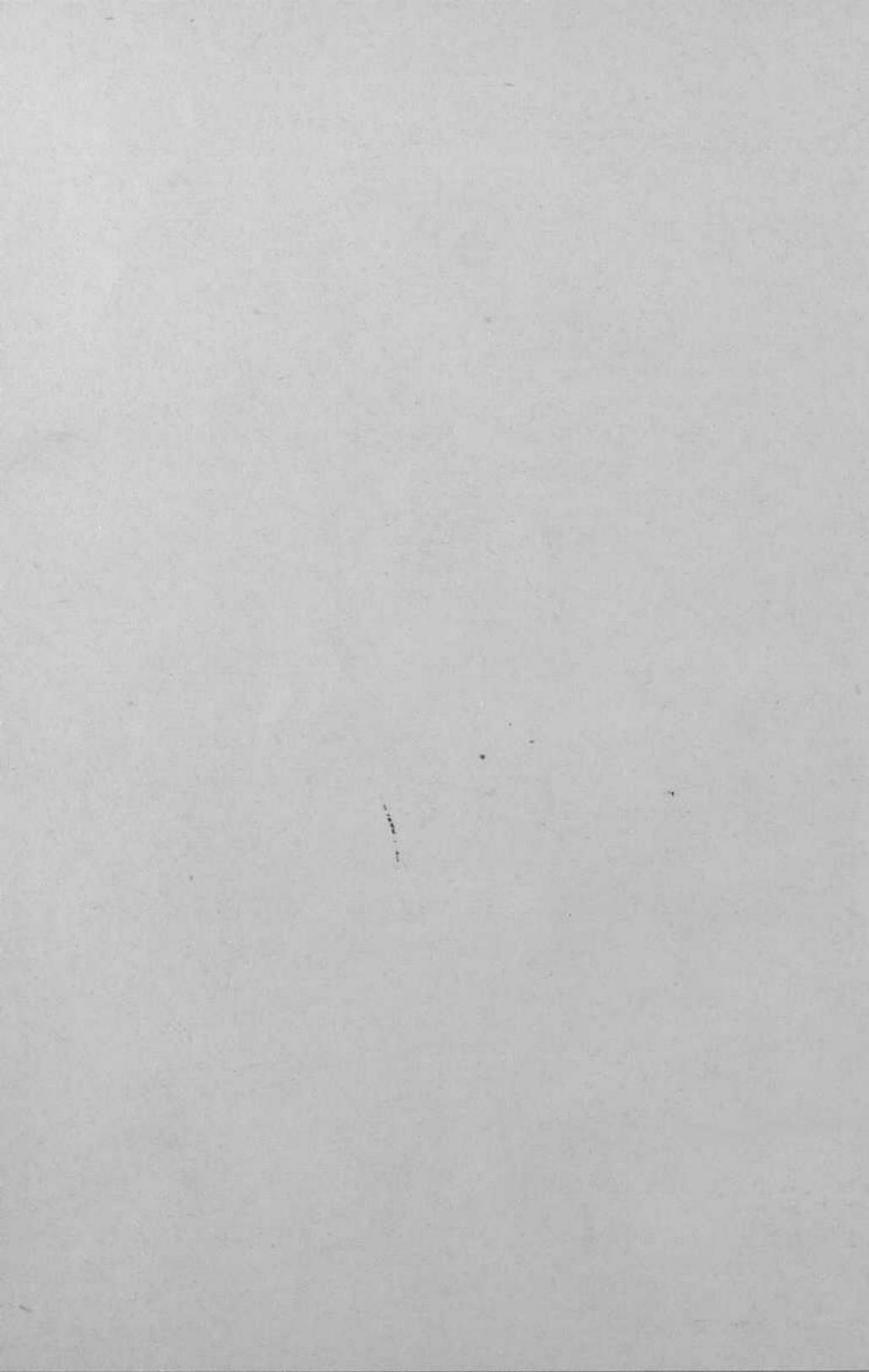
25

NOTES

SUR

QUELQUES OUVRAGES
CONSACRÉS AUX
COURSES DE TAUREAUX





VALENTIN

NOTES
SUR
QUELQUES OUVRAGES
CONSACRÉS AUX
COURSES DE TAUREAUX



A la mémoire de mes amis

Marcel Barnier

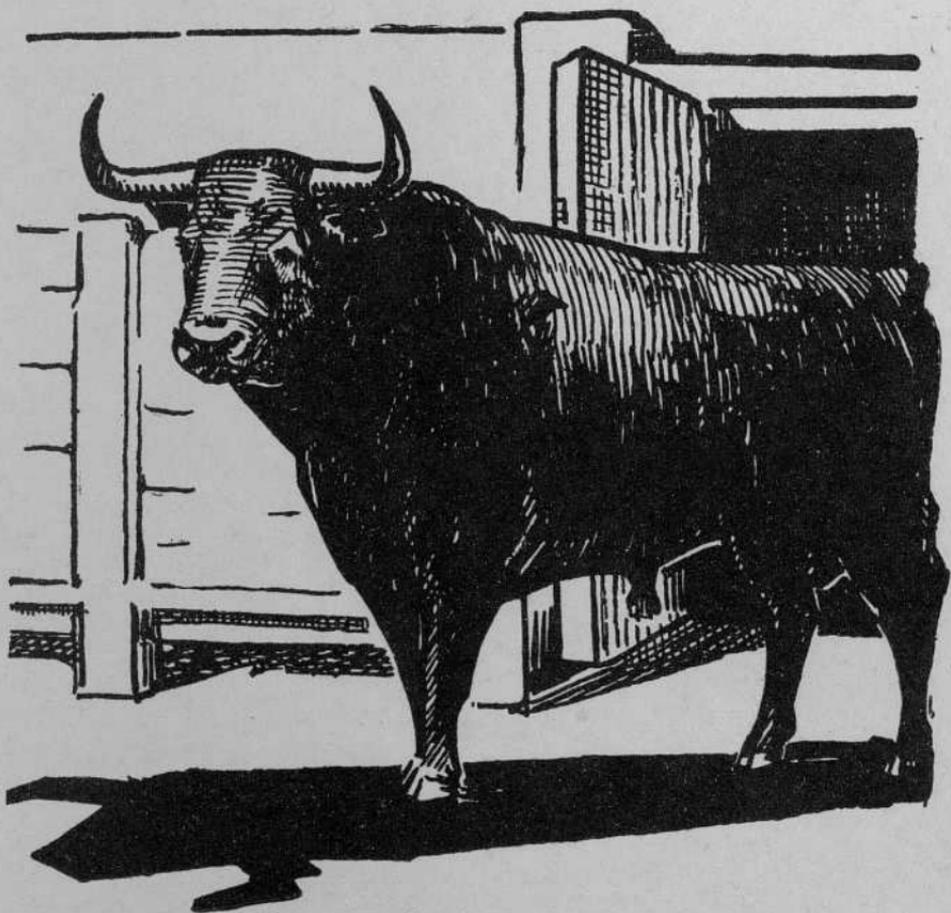
Jean Blatière

Paul Vaschalde

v.

IL A ÉTÉ TIRÉ
DE CET OUVRAGE
50 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS
DE 1 A 50

23



Dessin inédit de Paul Vaschalde

MEMOIRES
CURIEUX-
ENVOYEZ
DE MADRID.

*Sur les Fêtes ou Combats de Tau-
reaux.*

*Sur le Serment de fidélité qu'on
preste solennellement aux suc-
cesseurs de la Couronne d'Es-
pagne.*

Sur le Mariage des Infantes.

*Sur les Proverbes, les Mœurs, les
Maximes, & le Genie de la
Nation Espagnolle.*



A PARIS,
chez FRÉDÉRIC LEONARD,
Imprimeur ordin. du Roy, rue Saint
Jacques, a l'Escu de Venise.

M: DC. LXX.

Avec Privilege de sa Majesté.

Lettre sur les Combats de Taureaux

Par Jacques CAREL de SAINTE-GARDE



L'ouvrage dont nous nous proposons d'entretenir nos lecteurs est fort probablement le premier écrit en langue française sur les courses de taureaux.

C'est du seul point de vue bibliographique que nous étudierons aujourd'hui ce petit livre, dont l'importance pour l'histoire du toreo est considérable.

Il s'agit de la « lettre sur les combats de taureaux » dont nous reproduisons la couverture à la page précédente.

Carmena y Millan écrit ce qui suit dans sa bibliographie de la tauromachie, page 24 et suivantes :

« Esta rarísima obra que he podido disfrutar gracias a la generosidad de mi querido amigo, el eminente compositor Sr Barbieri contiene cinco cartas escritas a M. D. L. M. »

« La carta relativa a las fiestas de toros, a pesar de estar escrita con la ligereza proverbial à los franceses al tratar de las cosas de España, reviste tal interés histórico que me he decidido a reimprimirla íntegra y original, respetando su ortografía. »

Dans son « Catalogue de la Biblioteca taurina » le même écrit :

« El autor de esta obra ya bastante rara es Jacques Carel sieur de Sainte Garde. »

L'érudit Carmona n'indique pas comment on a percé l'anonymat de l'Auteur. C'est à l'éminent hispanisant Morel Fatio que revient le mérite d'avoir établi que le « Sieur C. » était bien Carel.

La préface de l'ouvrage que nous reproduisons intégralement nous apprend d'abord que l'Auteur était attaché d'Ambassade à Madrid. Voici cette préface :

« Le Libraire au lecteur :

« Quoy que l'on ait déjà veu diverses relations du Voyage d'Espagne (1) je ne laisse pas de vous présenter icy d'autres particularitez du pays, sans crainte de vous fatiguer car vous n'y trouverez pas seulement des matières omises ou du moins peu touchées par les autres voyageurs, mais encore des choses si dignes de la curiosité des honnestes gens, que j'espère que vous en serez satisfait. Au reste si vous n'y voyez point le nom de l'Auteur, il y a deux raisons pour cela, l'une qu'il n'a fait imprimer ces mémoires que pour en donner plusieurs exemplaires à plusieurs personnes qui lui en ont demandé des copies pénibles à faire, et l'autre qu'il n'a pas dessein de se prévaloir en public du soin qu'il a pris de faire ces remarques pour son utilité particulière et pour ses amis. En un mot, il a exercé avec assez d'estime l'emploi de secrétaire d'une ambassade illustre, durant plu-

(1) Carel fait allusion à celles de Brunel (1665) et de Bertaud (1664) probablement.

sieurs années à Madrid, pour n'avoir pas besoin que l'impression de ses écrits luy fasse de nouveaux honneurs. Cela est cause aussi qu'il n'a point fait valoir son ouvrage par une épître liminaire, mais que cela ne vous empêche pas s'il vous plait de le bien recevoir puisqu'on néglige le faste pour ne vous faire voir dans ce livre que l'exactitude et la sincérité. »

Elle nous apprend également que l'ouvrage n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, non mis dans le commerce, ce qui explique le qualificatif de rarissime donné à ce livre par Carmena.

En feuilletant la correspondance échangée entre le célèbre Chapelain et un de ses amis, Jacques Carel, sieur de Ste-Garde, qui avait accompagné en qualité de Secrétaire Georges Daubusson, de la Feuillade, Archevêque d'Embrun, Ambassadeur extraordinaire à la Cour d'Espagne en 1661, Morel Fatio s'aperçut qu'une « lettre du fameux sieur C. » reproduite à la suite de la lettre sur les combats de taureaux dans le petit livre qui nous occupe, n'était que la copie d'une de celles adressées par Chapelain à Carel de Ste-Garde, son correspondant habituel à Madrid.

Le doute n'était donc plus permis, le premier des revisteros français était bien Jacques Carel.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, cette lettre constitue un document inestimable pour l'Histoire de la Tauromachie. Si l'on veut bien tenir compte de la tournure d'esprit des Auteurs contemporains de Carel, et notamment des abracadabrants récits de voyages qui avaient cours à ce moment-là, on excusera les quelques exagérations dont notre Compatriote s'est rendu coupable, et on ne retiendra de son œuvre qu'une peinture, animée, vivante et

non dépourvue de mérite littéraire d'un des spectacles les plus beaux et les plus grandioses que les hommes aient pu s'offrir.

Il serait fastidieux de citer les noms des Auteurs qui se sont servis du texte de Carel. Il a été reproduit plusieurs fois dans la Presse taurine Française.

Il a été édité une première fois en Espagne, ainsi que le mentionne Carmena dans son Catalogue de la Bibliothèque Taurine.

« Carta dirigida en 1665 à Monsieur D. L. M. describiendo las fiestas de toros, traducida del francés por Francisco Ovin y Pelayo, con un prólogo de Manuel Chaves. Sevilla, 1899.

« En 8° con 53 páginas y una hoja para el Colofon. Tirada de 100 ejemplares. »

Enfin, il vient d'être réédité, il y a peu de temps, dans la luxueuse Collection de textes curieux consacrés aux corridas, que dirige avec une intelligence et une compétence à laquelle nous sommes heureux de rendre hommage, notre éminent ami, Don Tomás Orts Ramos. Le texte français intégral et la traduction espagnole y sont juxtaposés.

Nous ne saurions trop conseiller aux Bibliophiles taurins qui ne posséderaient pas l'introuvable Edition Princeps, d'enrichir leur bibliothèque de ce précieux petit livre, en attendant de la rencontrer.



LES
COURSES DE TAUREAUX
 EXPLIQUÉES,
 MANUEL TAUROMACHIQUE

A L'USAGE DES AMATEURS DE COURSES,

CONTENANT

Quelques Considérations sur la Tauromachie espagnole, comparés aux autres spectacles, jeux et combats ; — Un Précis historique des Courses de taureauz ; — Une galerie biographique des toreros les plus distingués ; — Un Vocabulaire complet des expressions techniques employées dans les Courses de taureauz ; — Une Notice sur les ganaderías les plus renommées et les principaux cirques de la Péninsule :

OUVRAGE AUSSI COMPLET QUE POSSIBLE SUR LA MATIÈRE,

Illustré de lithographies représentant les passes les plus importantes du combat,

PAR

M. ODUAGA-ZOLARDE.

— — —
 1^{re} ÉDITION.

— — —
 PARIS,

DENTU, ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS.

—
 1854.

Les Courses de Taureaux expliquées

Par ODUAGA-ZOLARDE



Cet ouvrage est bien connu, au moins de nom, des aficionados français. Beaucoup d'écrivains taurins pensent qu'il est le premier ouvrage de langue française consacré aux courses de taureaux.

Il fut édité en 1854 par le célèbre libraire Dentu peu après les fameuses corridas de Bayonne (1853). Le tirage en fut probablement assez restreint, tous les auteurs qui citent ce livre parlent en effet de sa rareté.

G. de Frézals, l'auteur de « Courses au Taureau » (*sic*), écrit en 1889 :

« L'ouvrage de Oduaga Zolarde est d'une doctrine sûre, mais bâti sur un plan défectueux : il remonte à 1854, et il est difficile à trouver ».

Xavier de Cardaillac, dans la bibliographie de son petit traité de taumachie, s'exprime ainsi au sujet de ce livre :

**Les courses de taureaux expliquées
par Oduarda-Zolarde
Bayonne, veuve Lamaignère, 1854**

« Ce grand volume in-8°, de 142 pages, illustré d'amusantes planches lithographiées à Bayonne même, doit être à peu près introuvable. La partie technique est un peu noyée dans les souvenirs historiques. Cet ouvrage précieux pour déterminer l'époque et les conditions de l'introduction des corridas intégrales en France, contient, en dehors d'une biographie des matadors célèbres, un vocabulaire des mots techniques employés dans les courses de taureaux, qui est un des plus copieux que l'on puisse feuilleter. »

Ces quelques lignes que nous citons car le regretté X. de Cardaillac était un bibliophile taurin averti renferment toutefois quelques erreurs, qu'on dépistera aisément en examinant le fac-simile reproduit page 13 qui nous épargne d'ailleurs toute description.

Dans sa préface, O. Zolarde indique les sources et le plan — très défendable, n'en déplaise à M. de Frézals, — de son œuvre. Voici l'essentiel de cet avant-propos.

« Nous devons d'ailleurs déclarer ici que nous n'avons emprunté nos documents qu'aux sources les plus authentiques des traditions et de l'histoire écrite. Nous avons trouvé de précieux renseignements dans :

La Tauromaquia, de Montes.

L'Histoire du Toreo, de M. G. de Bedoya.

Le Juguete literario de Tejero, sur Montes et Pepehillo.

Les Fastos tauromaquicos ; et dans tous les ouvrages notables publiés en Espagne sur la matière : nous nous sommes servi aussi de renseignements particulièrement acquis par nous-même.

On nous saura gré, nous l'espérons, de la division que nous avons adoptée pour cet ouvrage en deux parties. Il suffit, en effet, pour en faire comprendre l'utilité, de citer les chapitres dans l'ordre que nous leur avons assigné.

Dans la première partie, après avoir présenté à nos lecteurs quelques considérations sur la tauromachie espagnole, comparée aux autres spectacles, jeux et combats, nous leur faisons connaître dans un Précis historique, l'origine et le développement des courses en Espagne. Nous leur rendons compte ensuite de l'introduction de ce spectacle en France, et nous terminons cette partie par des esquisses biographiques des toreros les plus renommés comme espadas que nous complétons par un tableau chronologique de tous les autres toreros qui se sont le plus fait connaître dans les différentes branches de la tauromachie.

Nous commençons la deuxième partie par une « Idée générale d'une course de taureaux », suivie d'un vocabulaire complet des mots techniques de l'art tauromachique, expliquant non seulement la signification de ces mots, mais les cérémonies du spectacle, et les passes du combat ; et nous terminons notre ouvrage par une notice sur les ganaderias les plus renommées et les principaux cirques de la péninsule. Et pour ren-

dre plus claires nos explications nous avons ajouté quelques lithographies représentant les passes les plus importantes de la lutte.

La première partie est, à nos yeux, la plus importante. Elle suffirait seule, à préserver de l'oubli le nom de Oduaga Zolarde qui, avant Velasquez y Sánchez, El Conde de las Navas, Peña y Goni Carmena y Millan, Pascual Millan, s'est préoccupé de l'origine des courses de taureaux. Son exposé original et documenté, était récemment cité par le Marquis de San Juan de Piedras Albas dans son « Bosquejo Historico ».

C'est certainement cette étude qui a valu à l'auteur l'appréciation flatteuse que nous reproduisons ci-dessous de Carmena y Millan dans sa Bibliografía de la Tauromaquia.

« N° 194. — Oduaga Zolarde. — Les courses de taureaux expliquées : (ici une reproduction du texte de la première page) :

« Un volumen... en el que se tra'an con sumo acierto todas las materias que se consignan en la portada ».

Cette appréciation est reproduite, par Sánchez de Neira, à l'article Oduaga Zolarde de son Dictionnaire tauromachique (2^e édition 1896) presque sans changement... et sans indiquer de référence.

Quelques pages consacrées à l'introduction des corridas en France offrent également beaucoup d'intérêt.

Citons ce passage qui montre l'ancienneté de l'Aficion en France :

« On raconte qu'à St-Pierre d'Irube et dans quelques autres localités du pays Basque, il y a

une quarantaine d'années, des courses étaient données, et attiraient une grande foule de spectateurs. Quoique le spectacle fut dans des conditions bien inférieures aux représentations espagnoles, c'était un combat à mort et d'un caractère bien plus sévère que les courses des Landes et de Nîmes. »

Le chapitre consacré aux biographies des toreros paraît devoir beaucoup à l'« Histoire du Toreo » de Bedoya, avec malgré tout, un certain apport personnel.

A propos de Montès, l'auteur cite un passage connu du Voyage en Espagne de Théophile Gautier, relatant les mésaventures de Montès à Málaga, mais sans désigner l'auteur.

La deuxième partie de l'ouvrage : Idée générale d'une course de taureaux, ne comporte qu'une dizaine de pages.

Enfin apparaît le vocabulaire qui en compte, lui, quatre vingt seize, et qui nous paraît fort judicieux et fort précis.

Une notice sur les principales ganaderias fait suite. Remarquons en passant que le prix des taureaux de combat était déjà relativement élevé.

« Les prix des bons taureaux de race varient suivant le renom de leurs éleveurs et selon les allures particulières de chaque animal, mais en général, ceux qui proviennent des ganaderias célèbres de Veraguas, Gaviria, Solvatierra, Benjumea, Barquero, Aléas et autres de premier ordre ne se vendent pas moins de 3.000 réaux (750 fr. environ) et atteignent souvent le prix de 1.000 fr. »

Il est également instructif de remarquer que les Miura ont de qui tenir... à propos de l'élevage de

Nuñez de Prado (Viuda de Cabrera) à qui D. Juan Miura acheta, en 1850, 100 novillos escogidos ; l'auteur écrit :

« Un des traits caractéristiques des taureaux de cette race, c'est que dans la dernière période de la lutte, surtout quand ils sont fatigués, ils deviennent taureaux de sentido et d'une grande malice ».

Il ne fait ensuite que mentionner la ganaderia de « Jean Miura » (*sic*) dont la création ne remontait qu'à quelques années (1848).

Enfin, pour en finir avec les citations de Zolarde, voici dans sa naïveté un jugement de l'auteur sur un élevage navarrais, qui montre bien en quelle estime les aficionados tenaient les taureaux de cette province.

Taureaux de Perez Laborda, de Tudela (*Devise blanche*)

« Nous terminerons la série des ganaderias de Navarre par celle de la Ve de Laborda. Ces taureaux sont les meilleurs de toutes les races connues de Navarre, et ils le seraient aussi de toute l'Espagne si, aux qualités particulières qui les distinguent, ils joignaient une taille plus élevée et plus belle prestance. Malgré leur petite taille, si on ne les considère que sous le rapport de la valeur, on pourrait les regarder comme les premiers taureaux d'Espagne, sans que personne osât leur contester ce titre. Ils sont durs, lestes, ardents à la poursuite, nobles, et d'une valeur particulière qu'ils conservent jusqu'au dernier moment.

« On les voit verser des larmes de désespoir lorsque, vers la fin du combat, ils ont cru attein-

dre le matador et que celui-ci leur échappe en les perçant de son épée ; et quand ils se sentent frappés mortellement, loin de chercher une place pour s'y coucher comme font les autres taureaux, ils luttent contre la mort jusqu'au dernier souffle et, raidissant leurs membres, exhalent leur dernier soupir debout et ne tombent enfin qu'à l'état de cadavres. Cette particularité, très remarquable, ne se rencontre chez aucun taureau des autres ganadarias. »

Une courte notice sur les cirques d'Espagne termine ce livre dont nous voudrions avoir mieux fait saisir tout l'intérêt.

De tous les traités de tauromachie écrits en langue française, l'ouvrage de Zolarde qui, nous l'avons déjà signalé, passe à juste titre pour le premier du genre, demeure après trois quart de siècle l'un des plus parfait.

Les lithographies qui l'illustrent sont simplement délicieuses et méritent bien une mention particulière.

Elles ne renferment point d'hérésies, et rappellent celles qui illustrent l'ouvrage de Bedoya.

On y rencontre ces groupes de toreros discutant calmement à fort peu de distance du toro que leurs compagnons toréent, et qu'on trouve chez Carnicero, et même chez Gustave Doré.

Les toros font penser à ces énormes chevaux de bataille sur lesquels Velasquez jucha son petit prince Balthazar Carlos ou son Duc de Olivarès.

Ces trois planches représentent :

El salto de la garrocha.
Banderilla a media vuelta.
Estocada.

PERO GIL

LES
COURSES
DE
TAUREAUX

DESCRIPTION TECHNIQUE ET PITTORESQUE

A L'USAGE DES ÉTRANGERS

AVEC

DESSINS EXPLICATIFS

LES ORIGINES — COUP D'ŒIL HISTORIQUE
ÉLEVAGE DU TAUREAU DE COURSE — SES QUALITÉS
LE TORERO DANS ET HORS L'ARÈNE
ART DE COMBATTRE LE TAUREAU A PIED ET A CHEVAL
LES RÈGLES DU TOREO — LES SUERTES
LA PLAZA — LES COULISSES — RÉGLEMENT
CONSEILS AUX ÉTRANGERS, ETC

TROISIÈME ÉDITION

SAINT-SÉBASTIEN
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

Les Courses de Taureaux

Par PERO GIL



Dans l'« apendice à la Bibliographie de la Tauromaquia » paru en 1888 Carmena y Millan mentionne déjà deux éditions de l'ouvrage de Pero Gil, les Courses de Taureaux (N^o 192 et 193). (Par contre de Frézals dans l'ouvrage dont nous nous sommes précédemment occupés paraît ignorer son existence).

Batalla présente ainsi « le Pero Gil ».

« Pero Gil, Les Courses de Taureaux. San Sebastian. Avec gravure, ouvrage très exact et de toute rareté. Selon Laurent Taillade l'auteur serait Don José Aparici de Valpardo. A part le manuel en question on ne trouve pas trace de cet écrivain. »

Cardaillac plus près de la vérité écrit :

« Coquet livre de 140 pages, épuisé mais facile à trouver d'occasion à Pau ; c'est un petit chef-d'œuvre typographique sorti des presses de ce gentleman raffiné Areas qui se ruina en fondant à Pau une imprimerie d'art. »

« Dans son élégante présentation ce manuel, qui date de trente ans et plus (Cardaillac écrit en 1922), n'a pas trop vieilli ; il est d'une lecture aimable pour les gens du monde échap-

pés de Biarritz qui fréquentent au mois d'août entre deux raids d'automobiles les Corridas de San-Sébastien. »

(Nous pouvons ajouter que le Pero Gil a eu au moins 4 éditions).



C'est dans la dédicace de son petit livre « La Corne et l'épée » que Laurent Tailhade nous apprend le vrai nom de Pero Gil.

Voici cette dédicace :

« A la Mémoire de
« Don José Aparici de Valparde »

oublié à leur bénéfice par tous les plagiaires de France qui depuis dix-huit années ravaudent sans art ni compétence des tracts sur la Tauromachie et démarquent les Courses de Pero Gil avec un cynisme de laquais.

« Je donne cet humble souvenir de nos entretiens amicaux et passés.

L. T. »

Il y a lieu de remarquer, Laurent Tailhade, écrivant en 1908 que ces lignes fixent la date de parution du Pero Gil vers 1890. Or nous venons de le voir, l'ouvrage est sûrement antérieur à 1888.

Batalla a fait justice des allégations sans fondement du polémiste qui accusait de plagiat Sanchez Lozano (ce qui est un comble), Caldine, Mosca et Gil Drae et nous renvoyons le lecteur à « Amateur Tauromache », p. 77 et 78 où l'exécuteur est lui-même exécuté.

Ce n'est pas, croyons-nous, sortir de notre sujet que de mettre en évidence les emprunts un peu poussés fait par L. Tailhade à l'ouvrage de son ami.

LA CORNE ET L'EPEE

PAGE 15

« Un taureau a le trapfo (élégance) lorsque son poil dru et luisant provoque au toucher la sensation du velours. Il faut que les extrémités soient sèches, les tendons et les articulations d'un beau relief. Le sabot court, petit et rond. Les cornes en demi-lune, fortes à la base, aigües et noires à l'extrémité. La queue longue, svelte et bien fournie. Les yeux noirs et vifs. Les oreilles palpitantes et velues. »

PAGE 17

« Cinq ans pour la bête vingt cinq ans pour l'homme... »

« Un cœur impertubable dans une poitrine vigoureuse, un « joli gilet bien doublé », »

LES COURSES DE TAUREAUX

PAGE 43

« On dit qu'un taureau a bon trapfo lorsqu'à une forme svelte et élégante s'unit la caractéristique de la force. Son poil doit être luisant, dru et doux au toucher, ses extrémités sèches, les tendons et les articulations bien accusés, son sabot court, petit et bien rond, les cornes fortes, petites et noires à l'extrémité, doivent être pareilles et bien plantées, la queue longue, fine et bien fournie, les oreilles velues et mobiles. »

PAGE 43

« Un proverbe dit « le toro cinq, le torero vingt cinq. » »

« Un joli gilet bien doublé, c'est-à-dire du chœur et du charme. » »

On pourrait citer d'autres exemples... Histoire de Pichichi, etc...

Revenons à D. José Aparici de Valpardo. Le hasard de la lecture nous a fait rencontrer les lignes suivantes que nous citons sans les avoir vérifiées faute de temps.

Dans son amusant ouvrage « L'aventure de P. J. Toulet gentilhomme de lettre » Jacques Dyssord écrit page 103 :

« Et ce ne sont pas telles messes noires présidées par cette bachante départementale, Sophie B., qui devait finir dans une Cour du Nord où elle avait des attaches, non plus qu'une collaboration au Journal des Etrangers de ce curieux Aparici de Valpardo, mari de la Sanchioli et Auteur, sous le nom de Pero Gil, du meilleur manuel de tauromachie qui l'en consolera. »

Qu'était-ce que ce « Journal des Etrangers », qui était la Sanchioli ? J'avoue l'ignorer complètement, mais le problème paraît facile à résoudre.



Les titres des chapitres nous donnent l'architecture de l'ouvrage de Pero Gil :

« TABLE »

CE LIVRE.....

LES ORIGINES

Coup d'œil historique (Chapitre peut être indispensable, ennuyeux à coup sur, mais aussi court que possible).

LE TAUREAU

Taureaux de course. — Elevage. — Tienta et Herradero. — Principales Ganaderias. — Encierro et Apartado. — Dans l'Arène.

L'HOMME

Comment on devient torero. — Qualités du torero. — La Cuadrilla. — Chulos et singes sa-

vants. — Picadores. — Banderilleros. — Medio espada et Sobresaliente. — Espada.

LE TOREO

Scrupules. — Le toreo moderne. — Diverses écoles. — Technologie. — La capa. — La pica. La banderilla. — La mort du taureau.

LA COURSE

L'entrain avant la course. — Conseils. — Les Coulisses. — La Présidence. — Le Paseo. — Règlement. — Le retour des courses. »

Le plan est, on le voit, judicieux, l'Auteur se garde de détails oiseux et sachant qu'il écrit pour des « gens du monde » émaille son œuvre d'anecdotes aussi amusantes qu'in vraisemblables.

Toutefois il n'en faudrait pas induire que Pero Gil ignore les principes de l'art qu'il prétend enseigner, au contraire de nombreux détails montrent en lui un aficionado éclairé et lettré.

Dans son avant-propos l'Auteur écrit : page 8

« De même que la structure d'un crâne révèle le caractère d'un individu, de même la configuration topographique d'un pays révèle sa destinée inéluctable. Remarquez l'Italie, où tous les peuples ont plus ou moins mis les pieds, elle affecte la forme d'une botte...

« Or l'Espagne dessine exactement la peau d'un taureau !

« Tirez-vous-même la conséquence. »

Cf. la poésie de J. M. Semprun :

« Viendo el mapa de España « Clásica piel de toro »

« De cual ? Del que en la popa

« Caliente de sus encas trajo à Europa !... »

Voici une anecdote aussi amusante que naïve .

« Voici un souvenir qui prouve le soin jaloux des ganaderos d'autrefois. Le Comte de...

faisait les honneurs de ses dehesas à un confrère le Duc de... qui était accompagné de sa femme.

« Le Duc avait beaucoup admiré une belle bête et comme, suivant l'usage espagnol, le Comte disait à ses hôtes que tout était à leur disposition, la duchesse de s'écrier :

« Et si vous prenant au mot je disposais de cette bête ?

« Vous me désolerez, reprit le comte, en palissant ; mais je ne retirerai pas une parole donnée.

« C'est d'un gentilhomme ce que vous faites et pardonnez-moi si j'en abuse. Un caprice de jeune femme est un caprice d'enfant gâté, c'est-à-dire irrésistible. Maintenant, comme vous ne consentiriez jamais à me vendre ce que vous m'offrez si généreusement, souffrez que je donne en votre nom, vingt mille francs aux pauvres du village.

« On s'était éloigné ; le comte avait la mort dans l'âme, quand tout à coup retentit un coup de feu et peu après, on vit apparaître le Mayoral de la ganaderia, un fusil à la main.

« Qu'y a-t-il ? demanda le Comte.

« Je n'ose avouer à votre Excellence ma maladresse... Je viens de tirer sur un loup... et j'ai tué un taureau.

« Lequel ? s'écria le comte qui avait tout de suite compris.

« Tel.

« C'était la bête en question.

« Le comte gourmanda, pour la forme, son serviteur, tandis que la belle duchesse se mordait les lèvres de dépit.

« Mais le taureau ne quitta pas la ganaderia ! »

Autre détail un peu suspect, page 34 :

« On raconte que la Comtesse de B., propriétaire, au commencement de ce siècle, d'une torada Salmantine, avait l'aimable précaution de placer dans ses pâturages des mannequins habillés en toreros, dans le but d'habituer à ne pas quitter la proie pour l'ombre, ses taureaux déjà trop enclins à le faire.

« Ce fait, qui prouverait une bonté de cœur extrême, doit être pourtant vrai, car il explique l'interdiction dont on a frappé pendant longtemps les taureaux de cette provenance. »

Page 54 retentit une plainte touchante :

« Le picador doit être parfait cavalier, connaître les taureaux, avoir bon œil, du sang-froid, un cœur à l'épreuve, et une force herculéenne.

« Malheureusement les trois quarts des picadors actuels n'ont presque aucune de ces qualités. »

Page 103 une remarque toujours d'actualité :

« Combien d'excellents banderilleros, espoir des amateurs, ont du abandonner l'épée, après maintes tentatives dirigées par le hasard ! Et lorsque l'exagération de leur propre mérite, l'amour-propre ou l'âpreté du gain les fait persister, quel navrant spectacle que leur impuissance aux prises avec le danger ! Spectacle trop commun de nos jours, grâce à la multiplicité des plazas autant qu'au déclin sensible du toreo. »

Page 104 il est fait mention d'une coutume curieuse :

« Un préjugé veut qu'on ne se serve d'une épée neuve sans la tremper préalablement dans le sang d'un taureau récemment tué. »

Enfin apparaît le meilleur chapitre de l'ouvrage « La Course ». Savourez ces conseils aux néo-aficionados :

« Ici un conseil : ne t'affuble pas d'un costume ni d'un chapeau par trop voyant et de forme insolite, surtout dans le Midi de l'Espagne, afin de ne pas attirer les regards du tendido, — le parterre de l'endroit — souverain gouailleux et absolu qui pourrait en être choqué et demander des modifications dans la toilette. Si ce malheur t'arrive ne te fâche pas et tâche de t'en tirer avec esprit. Jadis un membre de la famille royale d'Espagne, s'étant présenté en habit noir dans sa loge à Séville, fut contraint par la foule d'aller endosser un costume moins cérémonieux.

« Parfois, un lorgnon, un éventail, une cravate voyante, des gants à la couleur bizarre choquent le tendido ; un loustic t'interpelle et la foule de demander aussitôt la disparition de l'objet, sur un air dans le genre des « lampions ». Si l'on fait droit aux désirs du souverain aussi fou qu'absolu, — et le moyen de faire autrement ! — on obtient la paix doublée d'une ovation. »

Ils sont à rapprocher de la Cancion de Gutierrez des Alba :

« Agua y pañales
 pa los chavales
 Las aveyanas
 Quien en tiene ganas
 Guenos confites
 Er de las gafas
 Que se las quite. »

Voici le retour de la corrida :

« Les aficionados en revenant de la course, et longtemps après, discutent et commentent les

incidents ; les autres rentrent chez eux, la tête baissée sous le poids d'une migraine.

Ce qui fait dire :

« — Où vas-tu ?

« Aux taureaux ! d'un ton joyeux.

« — D'où viens-tu ?

« Des taureaux !!! d'un air morne. »

« A donde vas — à los toros

« Grito celegre la esperanza

« Y vienes ? ; Ay de los toros

« La realidad triste exclama »,

écrivait en 1896 Luis Montoto y Ranstentrauch utilisant ce thème populaire.



C'est à dessein que nous avons écarté toute critique des chapitres purement techniques. L'auteur y décrit simplement et sans erreurs grossières les principales suertes du toréo. On sait combien ces descriptions sont ingrates, et combien il est difficile de présenter clairement à un public ignorant les principes du toreo. D'un traité à l'autre les mêmes phrases réapparaissent et leur discussion n'offrirait, nous semble-t-il que fort peu d'intérêt.

Il nous paraît préférable d'extraire de chaque ouvrage l'apport original de l'auteur. C'est ce que nous nous efforçons de faire ici.



L'ouvrage de Pero Gil est cité par Piedras Albas : « Bosquejo Historico ». p. 66.

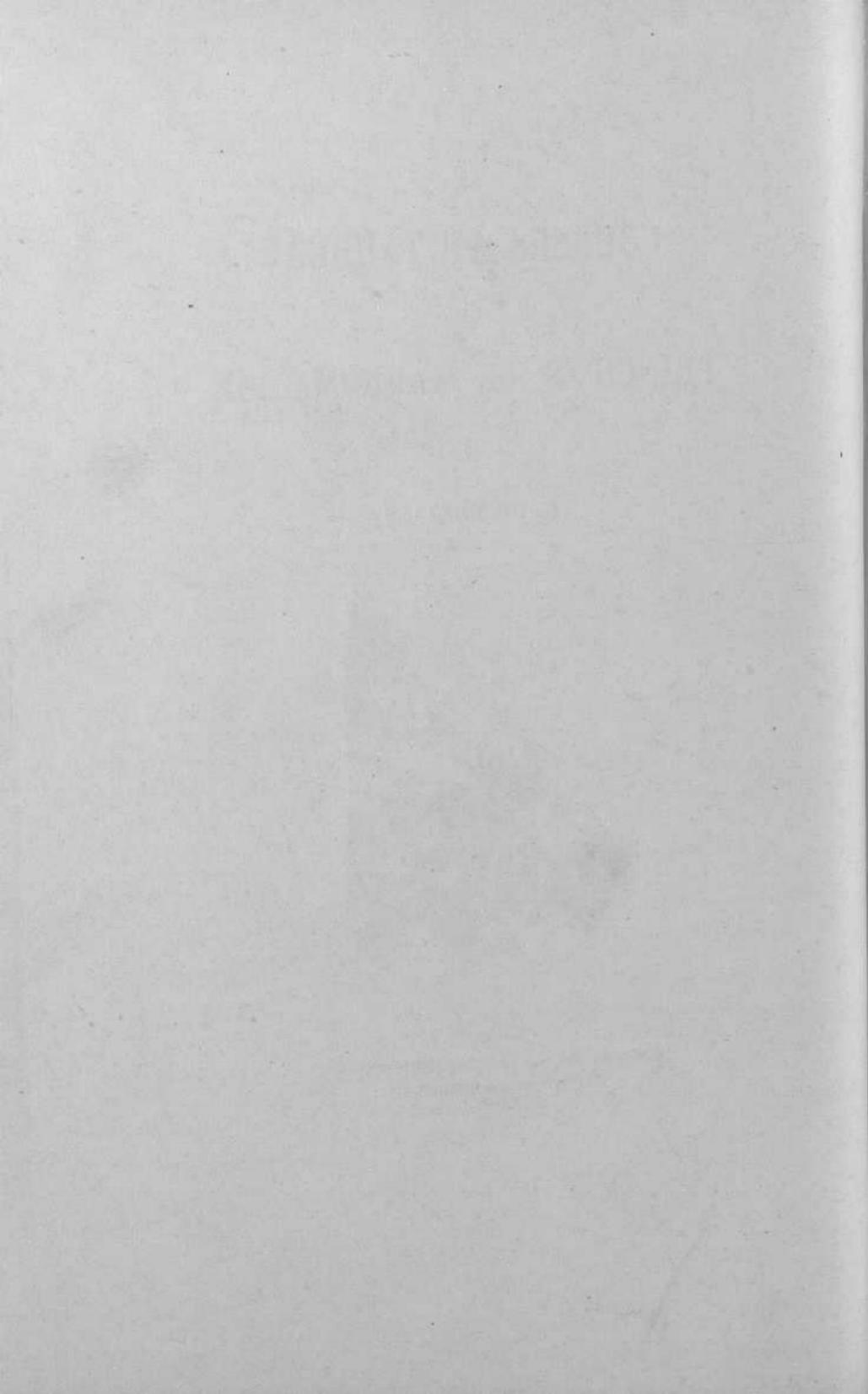
« Un escritor francés, bajo el seudónimo de Pero Gil, publicó un precioso libro titulado « Les Courses de Taureaux »...

COURSES AU TAUREAU
ET
PRINCIPES DE TAUROMACHIE

PAR
G. DE FRÉZALS



PARIS
BUREAUX DE LA REVUE BRITANNIQUE
71. RUE DE LA VICTOIRE, 71
—
1889



Courses au Taureau

Par G. DE FRÉZALS



C'est en 1889 que « La Revue Britannique » éditait le tirage à part d'un article de M. de Frézals paru dans la Revue, en septembre de la même année, sous le titre que reproduit notre cliché (p. 35)

Sur un sujet, assez épineux pour le profane, il est vrai, M. de Frézals réussit à dire en 44 pages le maximum de sottises.

Ce n'est donc qu'à titre de curiosité bibliographique que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs une œuvre dont l'intérêt technique est fort mince.

Le ton emphatique, les phrases ampoulées de l'auteur, les erreurs qu'il commet rendent « Course au Taureau » parfaitement ridicule.

Les premières pages rappellent la lettre de Céli-mène, chacun y reçoit son paquet.

« Les magnifiques arènes construites à Paris, rue Pergolèse, et les courses au taureau qui y ont été données non sans éclat par un syndicat d'éleveurs espagnols, ont mis la tauromachie à l'ordre du jour. Mais les Français, ceux du Nord et du Centre surtout, faisant preuve dans leur assistance aux courses de la plus grande inexpérience, rien cependant n'a été publié, ni par un Espagnol ni par un Français, qui puisse leur enseigner comme il faut ce dont il s'agit.

M. Jules Vidal, l'auteur d'une brochure sur les courses de taureaux, connaît évidemment la tauromachie, mais il a une connaissance insuffisante de la langue espagnole indispensable pour la comprendre à fond.

M. Armand Dayot, qui a écrit un livre et plusieurs articles croit connaître la tauromachie, mais il la connaît mal. Il croit par exemple, qu'un taureau parfait a la robe noire et il confond les états par lesquels passent successivement un même taureau avec des classes de taureaux différents. Ce sont là de grossières erreurs.

Le livre de M. Zolarde est d'une doctrine sûre, mais bâti sur un plan défectueux ; il remonte à 1854 et il est difficile à trouver.

La tauromachie est un jeu qui atteint son plus haut degré de perfection en Espagne ; mais c'est un jeu français aussi, portugais et américain, en usage dans une grande partie de la race latine ; c'est un jeu tout militaire par l'escrime, la gymnastique et la discipline qu'il réclame et qu'il impose.

Le directeur de cette « Revue » m'ayant demandé de l'expliquer, il m'a semblé que pareille tentative n'était pas indigne d'un interprète de l'armée. MM. Zolarde, Vidal et Dayot, traitant complètement l'histoire de l'art et ses aspects extérieurs, je n'y reviendrai que très exceptionnellement, pour exprimer quelque opinion nouvelle ; et ceci n'est en somme qu'un résumé élémentaire et sévère de gymnastique et d'escrime. La tauromachie paraît chose si technique aux Espagnols, qu'il n'y a qu'un écrivain fran-

çais, Scarron dans « Don Japhet d'Arménie », qui en ait tiré du comique.

Dans l'opinion si autorisée du président de la Société des Courses au taureau du Bois de Boulogne, M. Antonio Hernandez, le meilleur traité est celui de Pepe Hillo, livre rarissime dont je n'ai pu avoir communication. Je me suis surtout aidé de Sanchez Lozano et de Montes.

J'aurai souvent à créer une langue dont les éléments doivent être cherchés dans l'intérieur des termes provençaux et espagnols. En le faisant je respecterai les créations de mon devancier Zolarde et autant que faire se pourra, celles des autres. Je mets en notes le vocabulaire espagnol correspondant au mien, dans l'espérance de faciliter à l'avenir l'art, difficile en matière tauromachique, de la traduction. »

Comme on le voit l'auteur indique qu'il n'a pu consulter Pepe Hillo, (réédité notamment en 1834-1875-1879), et il cite dans sa bibliographie :

« Arte de Torear, par Pepe Hillo »

« Tauromaquia, par Jose Delgado ».

A la page 5 nous trouvons une précieuse recette que peu de lecteurs, pourtant, songeront à expérimenter.

« ...Si un taureau ou une vache vous charge et que, sans principes tauromachiques, et ne sachant pas « écarter », vous alliez être atteint, suspendez votre course et faites volte-face pour voir venir (1). Au moment où l'animal humiliera (2), c'est-à-dire baissera la tête pour vous

(1) Ver llegar.

(2) Humiliar.

embrocher (3), jetez-vous à plat par terre, : la corne ne labourera que l'air et les pieds franchiront votre corps, peut-être sans vous frapper. Restez à plat ventre, immobile. Si l'animal revenait, chose rare, et s'acharnait sur vous, levez et agitez les jambes ; vous sauverez votre vie en les offrant aux blessures.

Et si vous ne voulez pas offrir vos jambes, saisissez-vous d'une de celles de votre adversaire en vous abritant sous son corps, ou cramponnez-vous à l'une de ses cornes en suivant toutes ses saccades.

Si vous avez une pointe ou une lame, ne fut-ce qu'un caillou ou une épingle, plantez-la lui dans le muffle et l'animal bondira de douleur et fuira. Les douleurs et la peur du taureau ne sont pas sensibles et morales comme les nôtres, mais elles sont motrices... »

Sur l'origine des combats de taureaux l'auteur est particulièrement renseigné.

Il émet sur l'origine du mot farandole une hypothèse curieuse que je n'ai pu vérifier mais sur laquelle Littré et Brachet (dictionnaire etymologique) demeurent muets.

« La Course au taureau, qui n'est nullement arabe, a dû passer de Carthage en Espagne avec les Carthaginois qui ont peuplé les côtes. Les Amorhéens qui ont fondé Arles, l'ont apportée en Gaule : Farandole en Phénicien, « far » « nad », voulait dire le prix du taureau. L'aïeul des grands taureaux de Course est le

(3) Embrocar.

minotaure, taureau de manade crétoise, et le premier des matadors est le chevalier Thésée... »

Jules César tenant du Titre de Premier Matador de Toros est définitivement éclipsé.

M. de Frézals se forge un vocabulaire curieux de ferrade il tire ferrader par exemple, de javeline, javelineur.

Il exhume le vieux verbe « Tauriser » employé jadis par Madame d'Aulnoy et fort heureusement retombé en désuétude.

Voici pour terminer les titres de quelques chapitres :

« Du taureau dans les campagnes — Origine de la tauromachie — La farandole — Du taureau et des manades — Maniement des taureaux en manades — Manades de Courses — Des Quadrilles — Des arènes — De la direction des jeux — Théorie des passes, (Flexion, Ecart, Cape) — Sauts — La banderille — Les Emplatres. La muleta et l'Estoc — Courses Espagnoles — Courses Portugaises — Courses Françaises — Avenir de la tauromachie — Les Courses de Paris ».

« Course au taureau » est mentionné par Carmena, Arquer et Batalla.



LES COURSES DE TAUREAUX EN ESPAGNE ET EN FRANCE

Etude ethnographique et historique
par DEUX AQUITAINS



L'origine des Combats de taureaux pose un problème dont la solution n'a pas encore été proposée malgré l'abondante littérature qu'il a provoquée et les aigres controverses auxquelles il a donné lieu.

Une des meilleures études de cette épineuse question se trouve dans l'ouvrage suivant.

LES COURSES DE TAUREAUX
EN
ESPAGNE ET EN FRANCE
Etude Ethnographique et historique illustrée
(onze planches hors texte)
(quarante deux dessins intercalaires)

par
DEUX AQUITAINS

—
DAX

Imprimerie et Bibliographie Hazael Labèque
Rues Neuve et St-Vincent

1891

Vieux de près d'un demi-siècle, ce petit livre écrit avec la prudence et la sûreté qui caractérisent les travaux des érudits de province, et qui n'a sûre-

ment pas fait l'objet d'un gros tirage est aujourd'hui d'une grande rareté.

Un important préambule de 19 pages (sur les 89 que comporte l'ouvrage) nous apprend d'abord que, de même que les trois mousquetaires étaient quatre, les deux aquitains étaient trois.

« Bien des lecteurs... s'étonneraient de voir un pareil sujet traité par trois membres de la Société française d'Archéologie. »

Cet avant-propos est fort intéressant, on peut en juger par ce large extrait :

« C'est avec raison que M. le Comte de Chastaigner, le savant président actuel de la Société d'Archéologie de Bordeaux, a dit, dans une brochure qui est un petit chef-d'œuvre d'observation et qui a pour titre : « Dax vu le samedi par un archéologue » : « Tout voyageur » et par conséquent tout homme sérieux « qui veut rapidement connaître une contrée, doit l'étudier : au marché, à l'église et au théâtre », dans son commerce, dans son culte religieux, dans ses jeux. « Pour l'homme qui sait voir », ajoute le docte académicien bordelais, « ces lieux si différents en apparence, résumant, en réalité, la situation matérielle et morale d'une contrée. Pour peu qu'il ait l'habitude de l'observation et des voyages, il prend vite une idée vraie des usages, des costumes, des besoins, des ressources et des mœurs du pays. »

« Ce qui est vrai pour le présent est encore plus vrai pour le passé ; aussi n'hésiterons-nous pas à dire et à déclarer, à notre tour, que, en comparant, comme nous allons le faire, les mœurs, et les usages de deux peuples, plus particulièrement dans ce qui a trait à un spectacle en grand honneur chez les deux, depuis un temps immémorial ; spectacle

qui s'est toujours conservé et suscite encore des deux côtés des Pyrénées le même enthousiasme, nous arriverons à donner un argument de plus pour démontrer leur communauté d'origine, alors surtout que ce jeu, que l'on peut considérer comme national, n'est pas en usage chez d'autres peuples que ceux issus de l'antique race ibérienne.

« Ce spectacle, entré tellement dans les mœurs en Espagne et en Aquitaine, que l'autorité civile et même religieuse n'ont pas pu arriver à le supprimer, est la Course de Taureaux. En espagnol ce jeu porte aussi, aujourd'hui, le même nom qu'en français et s'appelle *corrida*.

« M. de Chasteigner se trompe peut-être un peu, lorsqu'il écrit dans son intéressante étude sur Dax que nous avons déjà citée :

« Quoi de plus Romain que ce goût du Landais pour les fêtes publiques ; que cette passion pour les jeux du cirque ?

« Je sais bien que plus on descend dans le Midi de l'Europe, plus ce goût est dans les masses. Mais je ne crois pas qu'il soit nulle part aussi répandu que dans ce département, où la moindre commune a, sur la place publique, ses arènes en permanence, comme complément indispensable de toute fête locale.

« Chaque pays a ses goûts et ses mœurs. Dans le Midi, ces fêtes se résument en danses en plein air ; dans les pays du Nord, c'est surtout le tir à l'arbalète et à la carabine. Ici, c'est la lutte de l'homme avec les animaux. Le maître du monde faisait par ses émouvants spectacles oublier aux nations asservies le joug qu'il leur imposait.

« Malgré le temps, ce goût est resté dans le sang.

« Au combat des tigres et des éléphants, ont succédé les courses, non sans quelque danger, des vaches landaises, et vos souples écarteurs sont les descendants adoucis des belluaires et des gladiateurs. »

« Cette citation prouve bien, on en conviendra, que la question des courses est digne d'attirer l'attention des archéologues ; elle la signale même en quelque sorte, d'une façon toute spéciale, à ceux qui ont entrepris l'histoire de la contrée que nous étudions plus particulièrement. Elle offrira, nous n'en doutons pas, quelque intérêt aux personnes désireuses d'apprendre et de connaître, avec nous, tout ce qui touche au passé de notre chère Aquitaine. Cette contrée avait, on le sait, une nationalité à part, qu'elle a conservée aussi longtemps que son indépendance pour laquelle elle a lutté tant que la lutte a été possible, et dont elle n'a gardé que la tradition, qui va en s'effaçant, et son amour effréné pour les courses qui en sont, pour ainsi dire, le dernier vestige.

« Pour M. de Chasteigner, les combats de taureaux sont, en France, comme en Espagne, d'importation romaine.

« Nous ne sommes pas complètement de son avis ; mais avec la bonne foi et l'esprit d'observation qui le caractérisent, avec l'habitude qu'il a et qu'il nous a fait prendre, de juger du présent en le comparant avec le passé, nous sommes portés à croire qu'il n'hésitera pas à adopter notre opinion, ou tout au moins, à reconnaître que nos hypothèses ne sont pas dénuées de fondement.

« Nous croyons bien que les « maîtres du monde » ont modifié profondément l'organisation et les détails des exercices tauromachiques auxquels on se

livrait, avant leur conquête, en Aquitaine et dans la Péninsule ibérique ; qu'ils les ont transformés en jeux du cirque, en les adoptant et en faisant lutier, même à Rome, leurs belluaires et, jusqu'aux premiers chrétiens, contre des taureaux sauvages (1), mais des raisons que nous développerons, ci-après, nous font supposer qu'ils n'ont pas donné aux peuples de race ibérienne ce goût si prononcé pour un jeu d'origine étrangère ; il est trop « dans leur sang », pour ne pas remonter plus haut, et s'il ne leur était pas particulier il se serait propagé ailleurs que chez eux, partout où le vainqueur avait construit des amphithéâtres « pour faire oublier aux vaincus le joug qu'il « leur imposait ».

« L'influence que les Romains ont exercée sur les courses est cependant bien certaine : il est impossible de la nier quand on voit la figure que nous reproduisons, empruntée à un bas-relief qui orne une tombe trouvée à Pompéi.

« Elle représente un bestiarius, au temps de Claude, excitant un tigre à l'aide d'une pièce d'étoffe de couleur, qu'il tient à la main gauche, et de la droite il vise, avec son épée, le défaut de l'épaule de l'animal qu'il veut tuer. Son attitude et sa manière de procéder sont identiques à celle du matador espagnol armé de la muleta et de l'estoque, épée plus longue, mais dont la garde et la forme rappellent celle du belluarius.

« Un autre rapprochement, facile à faire, nous a toujours frappés : en voyant les capes d'honneur étalées pompeusement sur la barrera par les dames auxquelles les toreros ont fait honneur, nous ne pouvons pas ne pas penser au velum luxueux que

(1) Voir la légende si connue du martyr de Ste-Blandine.

les vestales étalaient, également, devant elles, sur la balustrade du podium, comme on peut le voir dans le « police verso », tableau bien connu de J. L. G erome, ou dans celui de Henri Konig : « Les Chr tiens livrés aux bêtes ».

« Les arènes que les Romains construisirent de tous côtés, dans les villes, durent remplacer l'ancien coso, dont les places de courses de villages qui sont faites d'une façon semblable en France et en Espagne, sont probablement la continuation. Ce fut plus tard, le champ clos, du moyen âge.

« Les autres arènes construites depuis en Espagne, et celles qu'on vient d'édifier à Mont-de-Marsan, sont des copies presque exactes, des anciens amphithéâtres romains : la borrera, la contrabarrera, la delantera de grada, etc., etc... sont des moeni anoe, dont le dernier est couvert, comme à Rome ; rien n'y manque, pas même les balteus qui les séparent, ni les scaloe conduisant aux vomitaria. »

Le corps de l'ouvrage est divisé en trois parties :

- I. Les courses en Espagne ;
- II. Les courses Landaises ;
- III. Les courses mixtes.

Dans le chapitre I les auteurs reviennent sur l'importante question des origines des courses :

« Quoi qu'il en soit, il nous paraît certain que c'est aux Romains qu'il faut attribuer la construction des cirques qui s'élevèrent en Espagne, comme dans les Gaules, dans toutes les cités de quelque importance, et il est logique de supposer que les premières venationes qui y furent représentées durent être des chasses au taureau sauvage,

seule bête féroce, — car ça en est bien réellement une, — que l'on rencontrât dans le pays.

« Les venatores, les toreros de ces premières corridas furent, peut-être, à l'origine, des soldats ou des belluaires de Rome. Mais il est plus que probable qu'ils furent bien vite remplacés par des indigènes, qui combattirent avec leurs armes locales. C'est ce qui expliquerait, d'après nous, la ressemblance que nous avons signalée, et qu'il est impossible de contester, existant entre la barra des picadores et les banderillas, d'un côté, les lances et les harpons proto-ibériens de l'autre.

« Les Maures trouvèrent, la chose est indubitable, les combats de taureaux déjà en usage, quand ils pénétrèrent en Espagne. C'est donc à tort que certains auteurs en font les importateurs de ce jeu, trop national pour être d'importation étrangère. Il y en a qui vont jusqu'à dire que nos courses landaises sont aussi un reste et un souvenir de l'occupation arabe ; ceux qui parlent ainsi ne savent pas que l'Aquitaine n'a jamais été occupée par les Maures, pas même des débris de l'armée Abdérame, après sa défaite à Poitiers... »

Une remarque importante nous paraît également digne d'être reproduite.

« L'existence de ces combattants de profession est démontrée par des textes des plus authentiques.

« La bulle par laquelle St-Pie V, (1) dont le pontificat a duré de 1565 à 1572, frappait d'excommunication tous ceux qui dans les spectacles privés ou publics oseraient lutter, à pied ou à cheval, avec des taureaux ou autres bêtes « féroces » prouve

(1) Voir page 57, une traduction de cet important document.

même qu'au xv^e siècle, il y avait encore des combats contre d'autres animaux plus dangereux que les taureaux, et par conséquent des gens habitués à les combattre.

« Les anciennes lois espagnoles déclaraient « inhabiles à témoigner en justice : el que por dineros fuese a lidiar con une bestia brava, (celui qui pour de l'argent lutterait avec des bêtes féroces).

« Cette marque d'ignominie infligée aux toreros, fut impuissante à empêcher les courses, les censures ecclésiastiques ne furent pas plus efficaces, et les instances du monarque, de la noblesse, et du peuple tout entier, parvinrent non pas à les faire rapporter comme le fit Péro-Gil dans sa si intéressante étude que nous avons déjà citée et à laquelle nous avons fait des emprunts importants, mais tout au plus à en suspendre les effets en ce qui concerne les courses de taureaux, moyennant, du moins c'est probable, certaines précautions que l'on observe depuis. L'interdiction ne put être effectivement maintenue que pour les combats contre les autres bêtes féroces, et l'on n'en fait plus depuis le xv^e siècle.

« Encore une fois, il faut que ce jeu national soit bien, comme le dit M. de Chasteigner, *dans le sang du peuple espagnol* pour avoir résisté à toutes les prohibitions civiles et ecclésiastiques. Nous verrons qu'il en fut de même en Aquitaine et il n'aurait certainement pas été ainsi si les courses étaient une importation des Maures. »

Le reste de ce chapitre est un tableau dressé par des Auteurs avertis de la tauromachie espagnole, et se termine par une citation souvent reproduite de l'écrivain Louis Ulbach.

Le chapitre II « Les courses landaises » est également plein d'intérêt. Nos lecteurs nous sauront certainement gré de reproduire le récit extrait par nos auteurs d'un ouvrage de P. Seris d'une mémorable course landaise.

« MM. Lafargue de Magesq, de Chauton de Souprosse, Geoffroy de Cassen et Camps de Poyartin, avaient acheté en commun un certain nombre de taureaux provenant de la ganaderia de Don Miguel Poyales de Correla (Navarre) et ils décidèrent qu'on en ferait l'essai sur les arènes de Magesq.

« Des Bayonnais avaient, paraît-il, porté en quelque sorte un défi à nos écarteurs, et ces messieurs voulurent prouver à nos voisins des Basses-Pyrénées que les Landais affronteraient sans crainte au danger qui n'était pas au-dessus de leurs forces, en se mesurant avec ces terribles adversaires.

« Cependant, dit M. Sérís, « pour rendre un complet hommage à la vérité, nous devons avouer que tout ce qui était raconté sur la furie et la rage des taureaux espagnols et surtout les apprêts presque funèbres des Bayonnais (ils avaient apporté ostensiblement à Magesq des boîtes de médicaments, de la charpie et des bandes) avait un peu amorti le feu de nos braves écarteurs.

« Comme de nos jours, ils prenaient ensemble leurs repas, entourés d'aficionados. C'est là, à cette table, que se pèsent, s'étudient et se décident toujours les conditions d'une course. Or, nous le tenons d'un témoin oculaire, le repas fut triste, monotone. On sentait qu'il planait sur nos écarteurs, d'ordinaire si gais, si entreprenants, si loquaces, comme une couche de glace qui refroidissait leur cœur. »

« Chacun se défendait d'être venu pour écarter ; l'un avait sa place marquée aux amphithéâtres pour juger les coups, l'autre avait une douleur au genou, celui-ci se retirait définitivement des affaires, celui-là se trouvait à Magesq par le plus grand des hasards...

« Seul Jean-Chicoy, de Coudures, le chef incontesté de la brillante école d'aujourd'hui, paraissait décidé à vouloir descendre dans l'arène ; il faudrait bien voir, disait-il ; un taureau espagnol n'est qu'un taureau, après tout, et, dussè-je me faire ouvrir le ventre, il faudra bien que j'en essaie un...

« Le premier toril est ouvert, le taureau sort comme un boulet, personne ne se présente...

« Les Bayonnais triomphaient... ils étalaient sur les banquettes leur charpie et leurs bandes, et d'un ton ironique, ils engageaient les landais à ne pas se risquer dans l'arène.

« Jean-Chicoy, dont le caractère audacieux supportait mal ce persiflage, sans mot dire et du pas le plus calme, va se camper fièrement les bras croisés sur la poitrine, à trente pas en face du second toril.

« La stupeur générale fut tellement grande qu'on ne songea ni à applaudir ni à crier. Debout sur les amphithéâtres, le public, saisi par l'angoisse, ne vivait que par les yeux, dans l'attente d'un événement terrible...

« La porte du toril s'ouvre et avec la vitesse de la foudre le taureau s'élance sur Jean-Chicoy...

« Celui-ci, qui à une témérité excessive joignait un rare sang-froid, ne voulant pas s'engager à fond, marque une feinte très large quand la bête est à 4 ou 5 mètres de lui, et il s'aperçoit que, comme

nos vaches landaises, le taureau espagnol obéit à la feinte. Il passera, dit Jean-Chicoy à haute voix.

« Alors, de ce geste particulier à nos écarteurs, il enfonce crânement son béret sur sa tête, et la main gauche le long du corps, le bras droit levé, il attend le taureau de pied ferme.

« Par une de ces feintes rapides et serrées dont il avait le secret, Jean Chicoy fit passer le taureau avec une précision telle, que la bête tomba sur ses genoux et fut roulée par son élan impétueux à cinq ou six pas.

« D'après les témoins que nous avons cités plus haut, ce fut pour notre brave écarteur une ovation indescriptible. Les amphithéâtres faillirent crouler sous les applaudissements et les trépignements de joie. »

« En tauromachie surtout, il n'y a que les premiers pas qui coûtent, et en un instant tous les écarteurs, émules de Jean-Chicoy, furent dans l'arène. Il n'y avait plus de douleur aux jambes... Jamais elles n'avaient été si bonnes, et c'était à qui s'en servirait le mieux pour faire une série de magnifiques écarts.

« Ce fut un véritable triomphe pour les landais. Les Bayonnais, eux-mêmes, après avoir rentré, de fort bonne grâce, leurs onguents dans les boîtes, applaudirent de grand cœur au courage des écarteurs dont les noms méritent d'être conservés : Jean-Chicoy, Duvignau aîné, Duvignau cadet, Camiade, Moustache et Cizos. »

Enfin cet ouvrage dont nos lecteurs auront déjà apprécié tout l'intérêt reproduit le compte rendu d'une course donnée en 1701 en l'honneur du séjour à Bayonne du Roi Philippe V qui s'y arrêta en

se rendant en Espagne avec ses deux frères les Ducs de Bourgogne et de Berry.

« Les magistrats ayant fait venir quatorze taureaux des provinces les plus éloignées de l'Espagne pour en donner le plaisir de la course à ces trois princes, et plusieurs tauréadors pour les combattre en champ clos à la manière d'Espagne, voyant que le dit jour dix-septième donnait quelque apparence d'être beau ; et ayant fait demander au Roy et à Monseigneur le Duc de Bourgogne s'ils trouvaient bon qu'elle se fit ce jour-là, après leur diner, la proposition leur ayant esté agréable, les ordres furent donné de concert avec le sieur de Gibaudière, lieutenant du Roy, qui plaça des officiers et des soldats aux barrières de la place de Grammont préparée pour cela. Cette place avoit été disposée à gros frais par les soins des dits Srs magistrats, elle étoit environnée d'amphithéâtres qui régnoient dans toute sa longueur, et de l'autre costé, et qui pouvoient bien contenir 4 à 5.000 personnes, sans comprendre la loge des magistrats et des notables bourgeois qui estoit en dessus des loges particulières où les taureaux estoient renfermés, et d'où ils pouvoient donner les ordres nécessaires et sans comprendre encore des galeries fort étandues construites le long de la fassade de la grande maison de la douane, une grande loge expressement faite pour y placer les grands et les seigneurs d'Espagne tout contre les fenestres en forme de balcon où devoit estre sa Majesté catholique et nos seigneurs les princes, si bien que tout fut placé et rangé avant que les trois princes ne fussent entrés ; et certes ce feut un spectacle où ils parurent avoir pris plaisir ; que de voir cette grande multitude de peuple rangé sur les amphithéâtres qui formait une déco-

ration très nouvelle, et qui fut augmentée par le plaisir qu'ilz eurent de voir sur le derrière de cet amphithéâtre plus de deux mille personnes, qui pour voir la course estoient montés sur les mats, vergues, hunes et cordages de quinze ou vingt vaisseaux qui estoient sur la rivière du Nive et qui n'estoient séparés de la dite place que de l'épaisseur du parapét; les choses en cet estat, Sa Majesté et nos Seigneurs les princes précédés des Suisses et environnés des Gardes de leurs corps, suivis des Grands d'Espagne et des seigneurs de leur cour, entrèrent dans la place au bruit des tambours et au son des trompettes; et, estant montés dans un des appartemens de la Maison de la douane, appartenant à la ville, et occupée par le Sr de Ferry, ingénieur général, lequel appartement les magistrats avoient eu soin de faire préparer et orner de meubles de tapisseries et le devant des fenestres d'un grand tapis rouge de velours cramoisy, garni d'une frange d'or, Sa Majesté et nos seigneurs les princes étant entrés et placés, les trompettes se firent de nouveau entendre comme pour donner le signal de la permission de donner la course. Aussi tost on veid entrer par le bout opposé à celui où estoient les dits magistrats des hommes vestus de beuffle, avec une veste de soye par dessus et des bas rouges; ilz saluèrent sa Majesté et lui présentèrent ensuite trois mules atelées à une volée; elles estoient menées par trois hommes et avoient des rubans blus, jaunes et rouges sur la teste, il y avoit deux autres hommes pour les fouetter, et toutes ces livrées, vestes et rubans avoient été donnés par les magistrats.

• On leur fit faire le tour de la place au grand galop et on les fit ensuite sortir par les mesmes en-

droitz où on venait de les faire entrer ; ensuite les toréadores qui avoient paru d'abord et qui devoient combattre les taureaux se prosternèrent devant le Roy pour en demander la permission, et, l'ayant obtenue par quelque signe qui marquoit cel'a mesme, ils allèrent avec une très grande vitesse se poster à dix pas de la porte armés de deux petits darts chacun ornés d'une banderolle ou écharpe de taffetas couleur d'or ; sitost qu'ils furent posés ils se mirent à crier en langue espagnole qu'on eut à lacher le taureau ce qui fut exécuté ; et le combat fut très adroit, aussi bien cellui des neuf ou dix autres taureaux qui sortirent l'un après l'autre et qui furent tous tués de différentes manières sur la place et aussitôt accrochés par la volée des trois mules ; et ensuite les soldats de la garnison s'en emparèrent hors de la place ; et chacun emporta sa pièce et il plut au Roy de faire cesser la course pour faire place à d'autres réjouissances qui continuèrent jusqu'au 19... »

Cité par tous les auteurs, français ou espagnols, qui se sont occupés de bibliographie taurine, le livre des « Deux Aquitains » est considéré par eux comme une importante contribution à l'histoire des courses de taureaux en France.



VII^e DECRETALE — LIVRE V — CH. VII

—♦♦—

LES COURSES ET LES COMBATS DE TAUREAUX ET AUTRES ANIMAUX

—♦♦—

(SI PIE V)

Interdiction de tous les spectacles cruels et sanglants où entrent des taureaux et d'autres bêtes plus léroces encore, dans des combats passionnants, mais le plus souvent mortels pour l'homme.

Nous à qui par la grâce de Dieu, est échue la garde du troupeau de Notre Seigneur, nous sommes liés par notre devoir de berger, et de toutes nos pensées en éveil nous cherchons à protéger l'ensemble des fidèles de ce même troupeau contre les périls qui menacent leur corps et contre la damnation perpétuelle qui guette leur âme.

Bien que la détestable coutume du duel, inventé par le diable, qui, par une mort sanglante cause pour son profit la perte des corps et des âmes, ait été vigoureusement interdite par un décret du Concile de Trente, il n'en reste pas moins qu'une foule d'hommes pour faire montre de leur force et de leur audace, s'attaquent à des taureaux ou à d'autres fauves, combat où, souvent, ils trouvent la mort, se font blesser, mettent leur âme en péril. Aussi, nous, considérant que ces spectacles, où l'on fait courir des taureaux et des fauves dans un cirque ou sur une place, sont fort loin de la piété et de la charité chrétiennes, désirant la suppression de ces sanglants spectacles bons pour des démons et non

pour des hommes, et recherchant le salut des âmes, dans la mesure où Dieu est avec nous, nous défendons et nous interdisons à tous les chefs de la Chrétienté, aux clercs comme aux laïcs, aux empereurs, aux rois, à tous les dignitaires, de tout titre, de tout état, de toute communauté, en vertu de notre règle qui restera toujours en vigueur, de permettre, sous peine d'anathème et d'excommunication dans leurs provinces, dans leurs villes, sur leurs terres, dans leurs places, et en tout autre lieu, des spectacles où l'on fait courir des taureaux et d'autres fauves. Nous défendons également aux soldats et à toute autre personne de se mesurer, à pied ou à cheval, avec des taureaux ou d'autres animaux. Si quelqu'un y trouve la mort, que l'Eglise lui refuse la sépulture religieuse. Aux réguliers, comme aux séculiers qui ont obtenu des privilèges ecclésiastiques ou qui sont entrés dans les Ordres, défense est également faite, sous peine d'excommunication, de prendre part à de tels spectacles. Tous les engagements pris à la suite d'un serment ou de vœux par n'importe quel membre d'une communauté ou d'une confrérie qui autoriserait, quoique le jugeant mal à propos, des courses de taureaux en l'honneur d'un saint ou pour des solennités et des fêtes religieuses (celles-ci doivent être célébrées par des louanges à Dieu, des réjouissances spirituelles, des œuvres pieuses et non par des jeux de cette espèce), nous les cassons et les annulons, nous décrétons et prononçons qu'ils seront vains, nuls, et sans valeur, pour toujours. Nous en faisons mandement à tous les princes, comtes et barons feudataires de la Sainte Eglise Romaine, sous peine de retrait des fiefs qu'ils ont obtenus de la dite Eglise Romaine. A tous les autres princes chrétiens, à tous les grands de la terre, au nom de

Dieu, en vertu de la règle sacrée d'obéissance, même nous faisons prière et mandement, pour le respect et l'honneur de Notre Seigneur, de faire observer avec le plus grand soin sur leurs domaines et sur leurs terres, les susdites recommandations. Dieu leur donnera en échange de cette bonne œuvre une récompense inestimable. Que tous les Patriarches, les Primats, les Archevêques, les Evêques, et tous les autres ecclésiastiques, en vertu de la règle d'obéissances et par crainte du jugement de Dieu et de la damnation perpétuelle, fassent connaître à tous notre bulle dans leurs cités et leurs diocèses respectifs et qu'ils fassent appliquer nos adjonctions sous peine des sanctions prévues par l'Eglise.



Toros y Toreros

Par GIL DRAE et MOSCA



D'après Don Candido (1), c'est en 1893 que Mosca et Gil Drae auraient fait paraître l'opuscule « Toros et Toreros ».

« Gil Drae et Mosca offrirent aux Nimois une plaquette fort bien rédigée, mais malheureusement non rééditée, « Toros et Toreros », Nîmes, 1893 ».

Dans la bibliographie qui fait suite à son Annuaire taurin de 1925, le même Auteur s'exprime ainsi :

« Gil Drae et Mosca : « Toros y Toreros », opuscule remarquablement rédigé et aujourd'hui épuisé.

Caldine cite cet ouvrage dans la bibliographie de son livre « Corrida de Toros ».

Enfin, Xavier de Cardaillac écrit en 1922 :

« TOROS ET TOREROS, par Gil Drae et Mosca, Nîmes, Imprimerie taurine, Nîmes.

« Un petit livre de près de 100 pages qui n'a pas vieilli, lui, quoique édité depuis plus de vingt ans. Il nous rappelle, par sa précision

(1) Amateur Tauromache, page 70.

condensée, le Catecismo taurino de Dulzuras, et c'est là le meilleur éloge que nous puissions en faire. L'un des auteurs, Mosca, à qui Plumeta (Léonce André) dédia, ainsi qu'à Nemauso (1), son copieux traité « La Tauromachie Moderne », reste notre doyen, toujours sur la brèche des plazas de l'aficion française. »

Le Comte de Las Navas cite cet ouvrage, page 245 de son livre. Sanchez de Neira ne fait, par contre, pas mention de l'ouvrage de Mosca dans l'édition de son dictionnaire paru en 1896.

Carmena y Millan le cite dans le catalogue de sa bibliothèque taurine.

« Toros et Toreros » est un petit livre, (12,5 x 20), de 96 pages (dont quelques exemplaires, celui que je possède notamment, ont été tirés sur vélin).

Le livre est dédié :

« A NOS AMIS D'ESPAGNE,

AUX BONS ECRIVAINS ET AUX VAILLANTS
TOREROS QUI SURENT NOUS AIDER DE
LEURS CONSEILS,

A NOS AMIS DE FRANCE,

Nous dédions ce modeste livre, leur œuvre
autant que la nôtre.

Les Auteurs ».

L'ouvrage est divisé en 5 chapitres :

- 1^o Le toro de combat ;
- 2^o Le paseo (ceci est bien nimois) ;

(1) Il s'agit de notre excellent ami le revistero nimois réputé Nemo.



Le toro

Le premier élément de la corrida est le taureau de tulercau espagnol (toro), le seul qui soit admis dans le programme, ne saurait être comparé, quant à sa famille, comme caractère, et comme tempérament, quoiqu'en dise la juridiction, et son congénère normand ou de toute autre race domestique. Celui-ci, malgré l'ancien passé dans son muflé, n'a rien de sauvage. Son enfant, ~~le contraire~~ il n'est en somme que le mâle de nos laitiers, ruminant paisible, souvent s'adonne avec accomplissement de sa tâche, et qui un enfant peut conduire au bout d'une corde.

Le revistero nimois Mosca et fragment de son manuscrit.

3^o La course :

- I. — 1^{er} tercio, la pique — suertes de capa — quite.
- II. — 2^e tercio, la banderille : historique — description des diverses suertes — quelques suertes de pied.
- III. — 3^e tercio, l'épée : du matador — de l'alternative — le brindis — rôle du matador — les passes de muleta.
- IV. — L'estocade : différentes façons d'estoquer — différents cas où la mort est le résultat de l'estocade — descabello — puntillero — arrastre.

4^o Tableau des fers et devises ;5^o Vocabulaire.

Des gravures représentant les principales suertes illustrent ce livre.

Il y aurait quelques petites choses à reprendre dans ce livre : Un toro cornipaso, par exemple, n'a pas, à proprement parler, les cornes en lyre, comme il est dit page 14

De même, l'examen attentif des cornes ne donne pas un résultat plus précis que celui des dents pour le diagnostic de l'âge, comme l'affirment les auteurs page 15.

Ce sont là, pourtant, des vétilles et il demeure que, dans son ensemble, cet opuscule visiblement inspiré de Montes, ainsi que du reste Mosca lui-même me l'affirma, joua un rôle fort utile dans l'éducation du public plus passionné que compétent au moment de son apparition.

Impressions de Toreros

Par J. de HERMOSO,
avec une Lettre-Préface de Laurent TAILLADES

C'est à l'obligeance de l'érudit auteur du « Taureau Camargue », M. G. Bouzanquet, que je dois de pouvoir entretenir mes lecteurs d'un ouvrage fort curieux et fort rare (1), et qui, dans la bibliographie des ouvrages taurins français occupe une place de choix. Il s'agit de :

« J. de HERMOSO

IMPRESSIONS DE TOREROS

(Suite de Récits)

« Illustrations spécialement composées pour l'ouvrage par MM. J.-A. Gibert (Conservateur du Musée de Marseille) ; Emilien Barthélémy ; Marcel Poggioli ; Jean Diffre ; Arnold Beauvais ; Léo Lelée ; Jean Roque, Marius Barret ; Valère Bernard et Stanislas Terrens.

Avec une Lettre-Préface
de

LAURENT TAILLADE

Version espagnole de M. Roman Adorea

PARIS

Eugène FIGUIERE et Cie

Editeurs

7, rue Corneille

1913 »

(1) Il est complètement épuisé depuis de longues années et le seul exemplaire que j'aie rencontré figure dans la riche bibliothèque de M. G. Bouzanquet qui a bien voulu le mettre à ma disposition.

Le nom de l'Auteur est connu des aficionados méridionaux comme celui d'un Revistero très compétent. Collaborateur de la revue taurine marseillaise « La Corrida ».

Cet ouvrage, ouvrage de jeunesse si nous en croyons la préface, est loin d'être sans mérite.

Laurent Taillade, auteur d'un opuscule taurin épuisé : « La Corne et l'Épée », dont nous entretiendrons quelque jour nos lecteurs, avait été séduit de bonne heure par la couleur et la beauté des courses de taureaux. Il donna donc à l'ouvrage de M. J. de Hermoso une préface un peu touffue, comme tout ce qu'il écrivait, contenant quelques petites hérésies, comme les écrits de tous ceux qui aiment les taureaux d'un peu loin, mais extrêmement intéressante et vivante.

Nous n'hésiterons pas, malgré la longueur du morceau, à reproduire la fin de cette Préface, qui résume, bien mieux que nous ne saurions le faire, l'ouvrage dont nous nous occupons aujourd'hui :

... « En 1889, lors de l'Exposition Universelle et des corridas à Paris, les exhibitionnistes de la bonté se donnèrent en spectacle, mirent en mouvement leurs grandes eaux. « Mme Sévérine — comme dit Jehan Rictus — ouvrit ses robinets ». Des saltimbanques importants, des gouines sur le retour se mirent à hurler comme la vieille Hécube ou la biblique Rachel.

Ce fut à vomir ! Un entrepreneur malavisé, ignorant jusqu'où peut monter la bêtise parisienne, avait instauré une plaza de toros dans je ne sais quel terrain vague de la rue Pergolèse, où les terrains vagues abondaient alors. Cris, menaces, injures, calomnie et sottise à l'avenant, une poignée d'énergumènes empêcha le public

d'assister à ces nobles fêtes de la raison et de l'intrépidité, d'applaudir la victoire de l'esprit sur la force bestiale. Les taureaux de Miura, de Veragua, de Saltillo, de Trespacios, de Santa-Coloma, choisis parmi les plus fins et les plus robustes, reluisaient de beauté. A la gloire proverbiale des Lagartijo, des Frascuelo s'unissait le renom, illustre depuis peu, du jeune Guerrita. Mais qu'importait aux journalistes la prouesse des héros ? Les larmes débordèrent, et les solécismes avec. On eut dit que pour mieux attendre le monde sur le destin des taureaux espagnols, chacun des gazetiers appointés pour cette besogne avait emprunté le langage de leur mère.

« L'incontinence lacrymale de Séverine rompit toutes les digues, creva tous les tuyaux. La dame se montra fluviale dans l'anathème et torrentueuse dans l'imprécation. Pendant plusieurs matins, ses pleurs furibonds noyèrent les « colonnes » de multiples journaux.

« Nul n'ignore combien ce cœur aimant s'épanouit au contact d'un nombreux auditoire. Elle s'apitoie à grand orchestre, ne pleure jamais et ne bénit si bien que devant une salle comble. C'est la femme-sandwich de la pitié. Son altruisme affronte l'éclairage et ne repousse en aucune manière la publicité. Un peu de réclame n'est pas pour nuire à la commisération. Aux malheureux en vedette elle tend une main auxiliatrice et les oblige discrètement sur le théâtre. N'allez pas toutefois inférer de ce propos que Séverine pratique un ascétisme à la Tolstoï et, comme les Doukhobors se nourrit de végétaux, à l'exclusion de tout animal ayant

vécu. Elle admet parfaitement qu'on assomme des bœufs pour faire des aloyaux, mais non pour créer de la beauté. La chasse à courre, les combats de coqs, les yeux crevés des pinsons, même, ne font vibrer la corne d'airain dans sa poitrine, que par intermittence ; elle réserve ses iam-bes pour les courses de taureaux. Car elle respecte, comme il sied, les Riches et leurs plaisirs, même idiots ou sanguinaires. A ses côtés, Peladan, le sâr Peladan que, par définition, le courage dégoûte et qui portait, de plus, envie aux diestros pour leurs costumes, leurs satins, leur broderie et leur cannetille, ex-communia ces braves gens avec mainte pèladâ-nerie et citations des Pères, des Conciles, de Parsifal, item d'un Almanach trouvé chez son portier. Force fut à l'impresario de plier ba-gage (un bagage composé de cent toros bra-vos !) et de ramener, vers Hendaye ou Port-Vendres, son équipe de héros, désormais sans emploi.

« Donc la haine de l'individualisme, la loi Grammont, la sensibilité du troupeau qui se rue à deux mille contre un pour écharper un cam-brieleur pris la main dans le sac, font échec au toreo dans presque toute la France. Péniblement trouve-t-on à Paris, quelques papiers publics où l'on puisse exalter ces généreux combats. Il existe néanmoins certains pays, élus du Sort, où le peuple n'admet point que l'on in-commode ses plaisirs. La barbarie administra-tive n'y court point l'aventure de se risquer sur le redondel. Car à Mont-de-Marsan, à Bor-deaux, à Toulouse, dans votre Marseille d'or et d'azur, M. le Préfet et son bicornes, M. le Commissaire et son écharpe pourraient ne quit-

ter la place que fort navrés, houspillés et confus. Or, les larmes de Séverine, eussent-elles autant d'efficacité que le baume de Fierabras, ne sauraient guérir tant de maux et de cuisantes plamussades.

« Marseille Phocéenne s'honore de ses corridas, au début du printemps et de l'automne, saisons deux fois heureuses en un pareil climat. Les meilleures espadas y viennent « tauricider » comme parle, chez Scarron, don Japhet d'Arménie. Et dans les Arènes du Prado, le bétail d'Andalousie ou de Casille répond aux suertes de Vicente Pastor, de Bombita et de Regaterin, sous le généreux soleil qui rend les femmes plus belles, qui fait les hommes plus hardis.

« Tout enfant, vous avez goûté dans leur splendeur entière ces gestes héroïques. A peu près comme vous, j'ai de bonne heure approché le monde espectral des arènes, j'ai causé avec des hommes qui, sur les imaginations puérides, ont un si énorme prestige, et qui m'apparaissaient alors comme des dieux. Mon père, sachant que nulle récompense n'aurait à mes yeux assumé un tel prix, encourageait mes succès d'écolier par un voyage à Saint-Sébastien, quand venait la temporada. Je les suivais, ces corridas, avec ferveur ; je rendais visite au corral et, ne manquant, sous aucun prétexte, d'assister le dimanche matin, aux menus incidents, presque toujours les mêmes, de l'apartado, je m'honorais de saluer les picadors et de remporter, moyennant finance, quelque banderille « offerte » par un monosabio. Contact léger, en somme, ne me donnant sur ces braves, auréolés par tant de gloire, que des notions assez vagues et des renseignements

convenus. Sous leur veste à pampilles d'or, sous leur toque ronde que supporte à demi la coleta, je ne voyais que le gladiateur sublime, le maître de l'épée et le dompteur de fauves, celui qui, pareil aux jeunes combattants d'Hernani, aurait pu prendre la devise laconique et superbe : Hierro ! J'apercevais le caballero andante ; je ne me souciais guère de l'homme. C'est pourquoi je ne rapportais de mes escapades tras los montes que des images visuelles, un éblouissement de lumière et de couleur.

« Quant à vous, mon cher poète, vous avez regardé, compris la populace aussi bien que les ténors de la Plaza. Vous les avez fait vivre, comme Valère Bernard, ce grand poète, suscite les héros fangeux de Bagatouni ou les fantômes dolents de la Pauriho. Car vous aimâtes, dès vos premiers ans, d'une robuste dilection, les hommes d'or et de fer que je ne sus qu'admirer. Ainsi, vous avez pénétré au fond même de leur pensée ingénue et cordiale.

« En une langue sobre, vivante et colorée, en des récits où vous n'employâtes que le moindre artifice, malgré quelques inexpériences de jeunesse, vous retracez avec un rare bonheur, une magistrale certitude, les œuvres du torero, depuis sa première veillée des armes jusqu'à la retraite définitive, quand celui qui « matait » devant un peuple ébrié, « coupe sa coleta » et, riche ou pauvre, se ressouvient qu'il est homme, rentre dans la loi commune, en attendant la mort.

« Voici la nuit qui précède le combat. C'est le premier rendez-vous de l'amant, la première messe du prêtre, la première affaire du bretteur.

Le néophyte rêve « du cirque immense » : il distingue dans son rêve « le toril noir et profond » ; mais le jour levant, l'allégresse du matin amènent la sérénité ; en attendant, l'homme contemple la nuit bleue, écoute le bourdonnement des guitares et demande à l'ambiance amicale un motif d'apaisement. Il reviendra fêté, glorieux comme Pepe Illo, comme El Tato, comme ce Martincho, gloire de Saragosse, que Francisco Goya y Lucientes promut, sous le règne de Ferdinand VII, roi béni des gladiateurs, à la vie éternelle du grand art, dans une de ces planches fougueuses où la tauromachie apparaît avec toute sa gloire et l'immortel éclat de sa sombre beauté.

« Puis à la chapelle, avant de rejoindre la cuadrilla et de recevoir l'alternative, le débutant s'agenouille, plein de ferveur ; il demande à la Vierge tutélaire, Nuestra señora de la Paloma, de las Nieves ou del Pilar, son aide puissante à l'heure du danger, cette espérance unique, la protection divine qui donne la souplesse, la vigueur, l'intrépidité. Après, c'est le paseo, les encouragements des connaisseurs, les œillades, les rires de femmes en mantille, la pompe du défilé. C'est la marche guerrière, l'âpre sonorité des cuivres, le salut du Président. C'est le monstre lâché qui prend sa première pique, l'arrachement de la divisa, les banderilles, tout le jeu élégant et cruel destiné à calmer la fougue initiale du taureau, à le mettre d'aplomb, à mûrir pour l'estocade finale cette bête pesante et fusieuse, à préparer le dénouement, la suerte concluante de l'espada.

« C'est, quelquefois aussi, l'avançie après la

gloire, la défaite après le triomphe, la débâcle d'un quart d'heure effaçant jusqu'à la mémoire des hauts faits accomplis ; c'est pour le diestro, même adoré de la multitude, le jour néfaste, l'adversaire oblique et redouté, frappant tour à tour Pepe Illo (1801) et Manuel García El Espartero (1894), apportant la déroute ou la mort, quelquefois toutes deux. Mais l'apothéose bienôt succède aux revers immérités. Le soleil — quis dicere an falsum audeat ? — ramène l'espérance dans l'âme du vaincu. Ici le poète prend la parole, intervient en une éloquente prosopopée. Il chante le cantique du Soleil par la bouche de son héros :

« Toi qui vois toutes les actions, bonnes ou mauvaises, mesquines ou triomphantes, salut ! A toi qui illumines toutes les prouesses, je te dédie la mort de ce taureau qui est un brave. Sa noblesse mérite ta lumière, et si par hasard il me tue, fais-moi l'honneur d'éclairer mes derniers instants de tes rayons ! Anda !

« Et l'orgueil à son tour illumine la conscience de l'espada, l'étouffe de poignantes délices.

« Quel est, en effet, l'artiste, acteur, écrivain, peintre ou musicien, qui dans sa vie peut voir réunies dans une même salle quinze mille personnes l'acclamant avec la violence de l'ovation taurine, à laquelle nulle autre ne se compare ? Quel artiste hormis le torero ?

« La Mort frappe à côté du brave, atteint le meilleur de ses émules.

« Dans la forme et la fleur de sa belle jeunesse.

« Un coup de corne emporte Curro-Malica
« qui succombe, très pâle, une mousse rose

aux deux coins de sa bouche ». Mais l'Inévitable, d'un trait plus sûr que la dague même du taureau, pénètre au cœur du maître victorieux, lui verse goutte à goutte l'amer breuvage de l'insénescence et de l'oubli. Chaque heure qui fuit apporte une ride, enlève quelque chose à la beauté du vieil homme, à la vigueur de son bras. Vieillir ! mourir ! c'est la dure condition humaine. Et déjà, les gazettes spéciales embaument le partant de louanges qu'on dirait posthumes le comparent aux grands aïeux, à Montes et Cúchares, utilisent son nom pour inquiéter les jeunes et déprécier leurs efforts. N'est-ce point d'ailleurs une cérémonie atrocement funèbre que n'importe quelle représentation d'adieu ?

« Blasco Ibañez, dans un récit trop long, empâté de couleur comme un roman de Georges Eekhoud ou de Camille Lemonnier, a déduit fort heureusement les états d'âme et l'ascension du torero. Le golfo de Madrid, le chulapon, l'enfant de l'amour et du hasard, né, comme Pablo de ségovie ou Lazarille de Thormes, dans la fantaisie et la débîne d'une ruelle picaresque, atteint peu à peu les sommes, obtient la richesse, l'amour, le caprice humiliant des grandes dames et les honneurs intimes du foyer. Il meurt jeune, aimé des Dieux, frappé dans la saison verdoyante de son âge, ravi par la mort comme par une amante. Cela fort poussé, plein de clinquant, d'odeurs violentes et de gestes excessifs.

« Le diestro dont vous fixez l'image est à coup sûr un individu beaucoup moins somptueux, mais, par cela même, autrement représentatif. On vous sait gré d'avoir choisi pour le

peindre, avec sa grandeur et ses faiblesses, le premier torero venu, puisque — c'est Flaubert qui l'atteste — l'âme du premier venu est plus intéressante que l'âme d'un artiste ou de tel autre personnage mis par sa culture au-dessus, mais en dehors de l'humanité.

« A déduire les gestes de votre simple héros, vous avez écrit le plus ferme plaidoyer qui soit en faveur de la tauromachie, et, montrant leur béjaune aux « amis des bêtes », découvert le néant, l'hypocrisie et — souffrez cet argot — le « chiqué » des commisérations bourgeoises. Votre livre ému, touchant et pittoresque, apporte à l'histoire sociale de la tauromachie une contribution importante. Il montre en effet que, sous le plastron blanc et la veste de soie aux teintes printanières, bat un cœur pareil au nôtre, qui souffre, espère, connaît la joie et la tristesse, mais que relève en toute occurrence l'orgueil et la force, la vertu du péril que provoque et résout un courage intrépide, tant est grand le prestige héroïque de la prima espada ! Il rappelle, en même temps, à la pudeur le troupeau hargneux des taurophobes. Devant la fastueuse bravoure des toreros, il incite les honnêtes gens à garder leur compassion pour la misère humaine, sans désormais lamenter outre mesure les chevaux étripés et la brute « à quatre oreilles » tandis que, sous l'oriflamme couleur de sang et d'or, oublieux d'une époque où tout se dégrade, se décolore, s'abâtardit et s'efface peu à peu, les derniers fils de Galaor, de Rodrigue ou de Don Quichotte mènent le stérile et fier combat du redondel.

« Laurent TAILLADE

Paris, le 17 février 1913. »

Comme on le voit par cette adhésion totale du lettré que fut Laurent Taillade, l'ouvrage a une valeur littéraire certaine. De sa valeur tauromachique, la seule dont il nous soit permis de parler, nous pouvons dire qu'elle est au moins égale à la première.

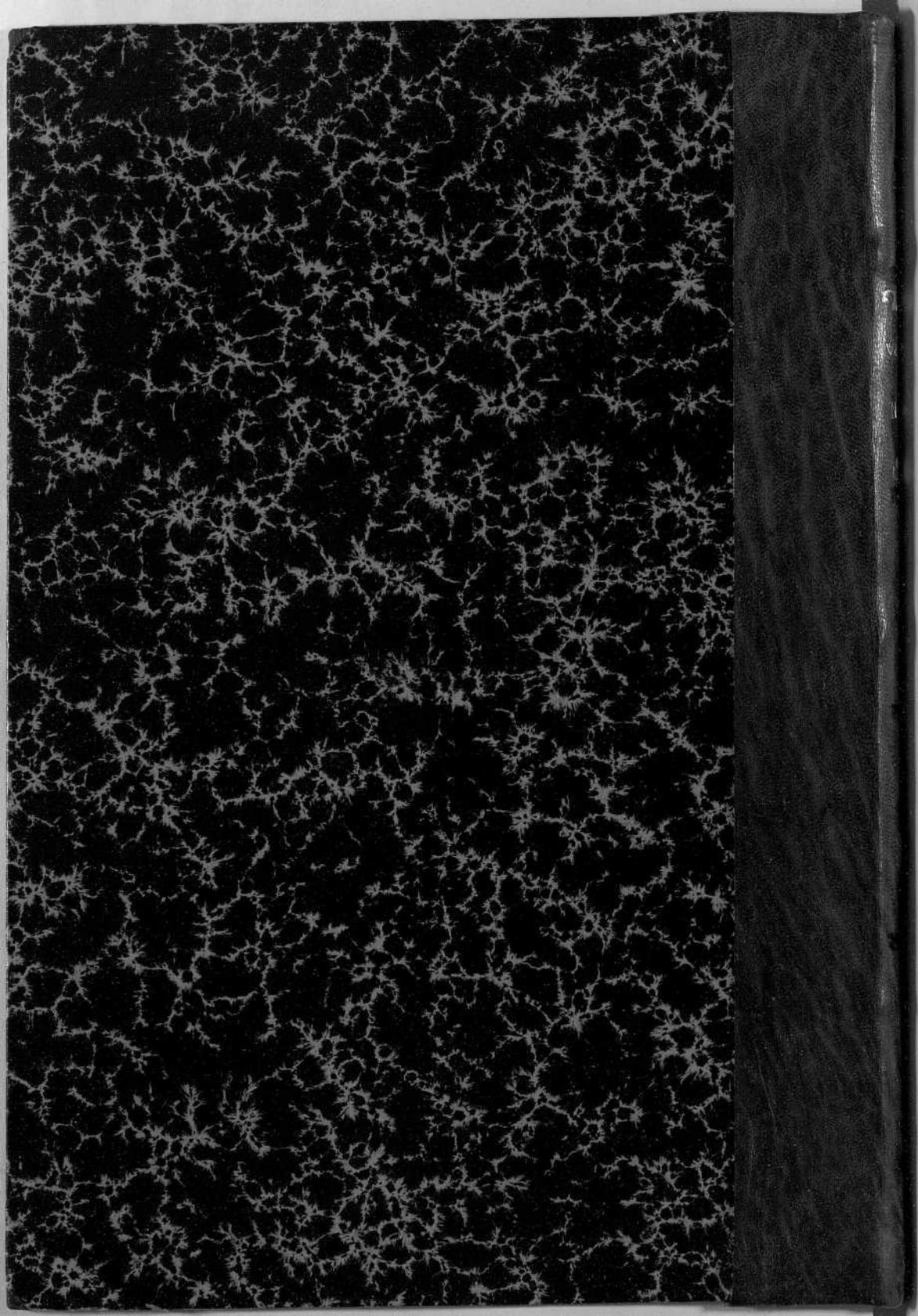
L'aficionado revit intensément, mais considérées sous un angle nouveau, toutes les phases du spectacle qui le passionne ; et après avoir terminé ce livre trop court, il reste un moment sous le charme, comme lorsqu'il a quitté la plaza après une grande corrida il demeure un instant enveloppé d'une légère ivresse de soleil et de beauté.

Les illustrations de l'ouvrage comme on a pu le lire dans la reproduction de sa première page, ont été confiées à de nombreux artistes. Les plus remarquables sont dues à notre avis à MM. Léo Leléé et Gibert.



Est. 2
618

ENCUADERNACIONES
S. SEGUNDO 35 AVILA NICOLAS



VALENTIA
NOTES